

Prière du Cardinal Verdier au Saint-Esprit

O Esprit Saint
Amour du Père et du Fils
Inspirez-moi toujours

Ce que je dois penser,
Ce que je dois dire,
Comment je dois le dire,
Ce que dois écrire,
Comment je dois agir,
Ce que je dois faire
Pour procurer votre gloire
Le bien des âmes
Et ma propre sanctification
O Jésus toute ma confiance
Est en vous.

Pour cette retraite de Carême, je voudrais méditer avec vous la Passion de Notre Seigneur à partir de l'évangile que nous entendrons demain pour le dimanche de *Laetare*, c'est pourquoi je vous le lis d'emblée dans la version liturgique. Je prends juste les versets du début car je n'aurai pas besoin de plus.

En ce temps-là, Jésus disait à Nicodème : « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. » (Jn 3,14-16)

C'est un texte très court mais, comme souvent chez saint Jean, extrêmement riche et profond. On pourrait invoquer ici la comparaison de l'oignon : dès qu'on a enlevé une couche de sens, une autre couche apparaît par-dessous et on a le sentiment que l'interprétation ne s'arrêtera jamais !

Rappelons d'abord le contexte de ces versets. Jésus est monté à Jérusalem pour fêter la Pâque avec ses disciples, ainsi que le commande la Loi. Il a posé un geste prophétique fort en chassant les vendeurs hors du parvis du Temple, ce qui a évidemment amené une réaction des témoins de l'événement : « Quel signe nous montres-tu, pour agir de cette manière ? » (Jn 2,18) Question à laquelle Jésus répond en prophétisant, de manière voilée, la résurrection de son corps qui deviendra le véritable Temple de Dieu. Toujours à l'occasion de cette première Pâque, Jésus fait quelques miracles dont nous ne connaissons pas le détail mais qui provoquent la foi de beaucoup. Cependant cette foi est accueillie avec défiance par Jésus « qui n'avait pas besoin qu'on le renseigne sur les hommes car il savait lui-même ce qui est dans l'homme » (Jn 2,25).

La rencontre avec Nicodème va en quelque sorte illustrer cette capacité de Jésus à déchiffrer ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Nicodème est pharisien, donc membre de l'élite religieuse laïque d'Israël. Sans doute fait-il partie de ces gens qui ont été impressionnés par les actions de Jésus au Temple, car on le sent plutôt bien disposé à son égard, mais en même temps prisonnier d'une vision traditionnelle du judaïsme que Jésus cherche à faire

éclater. Ainsi le dialogue tourne d'abord autour de la naissance d'en-haut, qui est une nouvelle naissance de l'eau et de l'Esprit. Évidemment le lecteur comprend qu'il s'agit du baptême et de ses effets de grâce, mais Nicodème semble prendre les expressions de Jésus dans un sens charnel : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le ventre de sa mère et naître ? » (Jn 3,4) Jésus est obligé de mettre les points sur les « i » et de préciser qu'il parle « des réalités terrestres » (Jn 3,12, en grec ἐπίγεια), c'est-à-dire qu'il emploie un langage imagé, à partir de réalités terrestres, pour signifier le Salut qu'il apporte : naissance, vent, eau, esprit (=souffle) sont effectivement des réalités de la terre mais qu'il faut comprendre à un autre plan pour accéder à l'enseignement de Jésus. Si déjà Nicodème a du mal à saisir ce langage, que sera-ce quand Jésus parlera directement des réalités célestes (ἐπουράνια), c'est-à-dire sans plus user d'images matérielles ?

On peut se demander d'ailleurs quand Jésus abandonnera le langage parabolique pour un langage plus direct. Il semble que le v. 13 donne la réponse mais de manière assez cryptique : « Personne n'est monté au Ciel, sinon celui qui est descendu du Ciel, le Fils de l'homme » (Jn 3,13)

La descente du Ciel, c'est certainement l'Incarnation. Mais qu'est-ce que la montée au Ciel qui permettra à Jésus de tenir un langage céleste ? On pense tout de suite à l'Ascension, et ce n'est pas faux d'un point de vue doctrinal, mais ce n'est pas comme cela que saint Jean envisage les choses. À ses yeux, c'est déjà sur la Croix, lorsque le Fils de l'homme est élevé de terre, qu'il vit une intimité telle avec Dieu qu'on peut en parler comme d'une véritable montée au Ciel. C'est la même transposition que la glorification, qui pour les auteurs du Nouveau Testament est une manière de parler de la Résurrection, tandis que pour saint Jean la gloire de Dieu est donnée à Jésus déjà sur la Croix. Sur la Croix, Jésus réalise humainement ce que son Père fera divinement en le ressuscitant d'entre les morts. Ainsi Résurrection et Mort de Jésus tendent à se rencontrer et presque à s'identifier sur la Croix, c'est une conviction très forte de l'auteur du quatrième Évangile !

Voici donc le contexte du passage que nous allons méditer. Jésus va parler de sa montée au Ciel, c'est-à-dire de sa mort, et il va utiliser pour cela un langage terrestre qui va exiger de notre part une capacité interprétative. Plus précisément, Jésus va parler de sa mort de manière typologique, en utilisant un épisode de l'Ancien Testament qu'il rapporte à lui-même pour lui conférer un sens nouveau. Cet épisode est tiré du livre des Nombres, ch. 21, v. 4-9. Il vaut la peine de le relire pour comprendre ce que Jésus en fera.

Ils quittèrent Hor-la-Montagne par la route de la mer des Roseaux en contournant le pays d'Édom. Mais en chemin, le peuple perdit courage. Il récrimina contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous avoir fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir dans le désert, où il n'y a ni pain ni eau ? Nous sommes dégoûtés de cette nourriture misérable ! » Alors le Seigneur envoya contre le peuple des serpents à la morsure brûlante, et beaucoup en moururent dans le peuple d'Israël. Le peuple vint vers Moïse et dit : « Nous avons péché, en récriminant contre le Seigneur et contre toi. Intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents. » Moïse intercèda pour le peuple, et le Seigneur dit à Moïse : « Fais-toi un serpent brûlant, et dresse-le au sommet d'un mât : tous ceux qui auront été mordus, qu'ils le regardent, alors ils vivront ! » (Nb 21,4-9)

Au départ on trouve une situation assez typique du séjour d'Israël au désert. Du fait de la dureté de l'existence, du manque d'eau et de nourriture, le peuple n'a plus confiance en Dieu ni en Moïse qui est le libérateur choisi par Dieu. Donc le peuple va « murmurer », comme il est dit ailleurs dans le Pentateuque, c'est-à-dire produire une parole opposée à la Parole de Salut transmise par Moïse.

Dans la mesure où Dieu a déjà donné la preuve qu'il accompagnait Israël dans ses pérégrinations au désert, l'impatience des israélites est un péché très grave. Elle traduit une défiance qui menace l'Alliance conclue entre Dieu et son peuple. Si le peuple s'installe dans cet état d'esprit, plus aucune histoire commune ne sera possible entre Dieu et les hommes. Dieu va donc réagir avec fermeté en envoyant des « *nehashim seraphim* », c'est-à-dire des « serpents brûlants ». Qu'est-ce qu'un serpent brûlant ? Peut-être simplement un serpent dont la morsure est particulièrement venimeuse. Mais les *seraphim*, à l'origine, étaient plutôt des espèces de monstres ailés qui hantent le désert. Comme le précise un oracle d'Isaïe : « de la racine du serpent sortira une vipère et son rejeton sera un *saraph* volant » (Is 14,29). Donc ces serpents brûlants que fait venir Dieu sont sans doute plus effrayants que de simples serpents du désert, qui déjà ne sont pas des créatures agréables à rencontrer. Il s'agit de serpents venimeux volant, l'équivalent aérien des monstres mythiques Léviathan et Behemoth qui hantent les fonds marins.

On comprend donc que les israélites n'ont pas été à la fête et qu'ils ont rapidement changé d'attitude. Revenant vers Moïse, ils reconnaissent humblement leur péché et le supplient d'intercéder pour eux : « Prie le Seigneur afin qu'il éloigne ces serpents de nous ! ». Demande à laquelle accède Moïse, mais la réponse de Dieu n'est pas exactement celle attendue. Dieu ne va pas éloigner les serpents, comme si rien ne s'était passé. Il demande à Moïse de fabriquer un *saraph* et de le mettre sur un support pour que les israélites qui ont été mordus le regardent et aient la vie sauve.

Cette petite histoire nous enseigne une chose importante sur le pardon. Le pardon ne consiste pas à éviter la peine due au péché, mais à traverser cette peine d'une manière telle qu'elle guérisse le pécheur au lieu de le détruire. Cet enseignement est vraiment d'une importance décisive pour notre vie spirituelle ! Spontanément, nous sommes tous plus ou moins comme les israélites, quand nous avons pris conscience de notre péché nous estimons que cela devrait suffire et que nous ne devrions plus souffrir du mal que nous avons fait aux autres et à nous-même. Mais cette vision des choses est irréaliste, ou plutôt gnostique : elle enferme toute la réalité dans la conscience et oublie l'ordre des corps qui lui aussi doit être traversé, même si c'est dans la douleur, par le pardon de Dieu. Donc le pardon ne supprime pas la peine causée par le péché mais fait que cette peine devient féconde, ou encore transforme la peine en pénitence. La pénitence est essentielle à notre vie spirituelle. Cette vérité était très présente aux chrétiens de l'Antiquité et du Moyen-Âge, mais elle est quelque peu oubliée aujourd'hui.

Si j'insiste sur la pénitence, c'est qu'elle épouse la logique même de la mort et de la résurrection. La peine due au péché, ultimement, c'est la mort. Et Jésus ne nous a pas sauvés de cette peine en l'esquivant, mais en la traversant pour ressusciter et nous entraîner dans sa résurrection. Il est remarquable que le livre de la Sagesse, quand il médite sur l'épisode des serpents brûlants du désert, insiste sur cette logique de la mort et de la résurrection. On trouve cela au chapitre 16.

Quand s'abattit sur les tiens la fureur terrible de bêtes venimeuses, lorsqu'ils périssaient sous la morsure de serpents tortueux, ta colère ne persista pas jusqu'à la fin. C'est en guise d'avertissement qu'ils avaient été alarmés pour un peu de temps, mais ils possédaient un signe de salut, qui leur rappelait le commandement de ta Loi. Celui qui se tournait vers ce signe était sauvé, non pas à cause de ce qu'il regardait, mais par toi, le Sauveur de tous. [...] Tes fils, même la dent des serpents venimeux n'a pu les vaincre, car ta miséricorde est

intervenue et les a guéris. Afin de se rappeler tes paroles, ils étaient piqués par l'aiguillon, puis aussitôt délivrés, pour qu'en évitant de tomber dans un oubli profond, ils restent attentifs à ton action bienfaisante. Ni plante ni onguent ne fut leur remède, mais ta Parole, Seigneur, elle qui guérit tout. Toi, tu as pouvoir sur la vie et sur la mort, tu fais descendre aux portes des enfers, et tu en ramènes. (Sg 16,5-13)

Le serpent d'airain fabriqué par Moïse a eu une drôle de destinée. Dans le Deuxième livre des Rois on apprend qu'il avait été mis dans le Temple de Jérusalem (ce que, de fait, Dieu n'avait pas demandé) et qu'il a été cause de chute pour Israël en engendrant un culte idolâtrique, jusqu'à ce que le saint roi Ézéchias le détruise.

Ézéchias supprima les lieux sacrés, brisa les stèles, coupa le Poteau sacré et mit en pièces le serpent de bronze que Moïse avait fabriqué ; car jusqu'à ces jours-là les fils d'Israël brûlaient de l'encens devant lui ; on l'appelait Nehoushtane. (2 R 18,4)

Voilà un retournement inattendu, où un signe de vie (le serpent d'airain) devient signe de mort (objet d'un culte idolâtrique)... sachant que le signe de vie était lui-même issu d'un retournement inattendu puisque représentant un serpent brûlant qui provoquait la mort des israélites dans le désert. Serpent brûlant (mort) -> serpent d'airain élevé par Moïse (vie) -> serpent d'airain mis dans le Temple (mort). Il y a donc un double retournement qui montre combien l'homme ne maîtrise pas la frontière entre la mort et la vie, combien il peut confondre la mort et la vie. Et aussi combien le réflexe idolâtrique est tellement ancré dans le cœur de l'homme qu'il peut même s'appliquer à un don de Dieu et le transformer en son contraire. Si l'on peut idolâtrer le serpent d'airain, alors on peut idolâtrer la manne, le culte, la royauté messianique, on peut même idolâtrer la Loi ! C'est d'ailleurs ce que saint Paul a mis en pleine lumière dans l'épître aux Romains pour débusquer le refus de l'israélite de mettre sa foi dans le Sauveur choisi par Dieu, c'est-à-dire Jésus.

La Loi est-elle péché ? Pas du tout ! Mais je n'aurais pas connu le péché s'il n'y avait pas eu la Loi ; en effet, j'aurais ignoré la convoitise si la Loi n'avait pas dit : Tu ne convoiteras pas. Se servant de ce commandement, le péché a saisi l'occasion : il a produit en moi toutes sortes de convoitises. Sans la Loi, en effet, le péché est chose morte, et moi, jadis, sans la Loi, je vivais ; mais quand le commandement est venu, le péché est devenu vivant, et pour moi ce fut la mort. Il se trouve donc que, pour moi, ce commandement qui devait mener à la vie a mené à la mort. [...] Est-ce donc quelque chose de bon qui, pour moi, a été la mort ? Pas du tout : c'est le péché ! Pour qu'on voie bien qu'il est le péché, il s'est servi de quelque chose de bon pour causer ma mort ; ainsi, par le commandement, c'est le péché lui-même qui est devenu démesurément pécheur. (Rm 7,7-13)

Ce passage de l'épître aux Romains est quand même une sorte de cataclysme dans la pensée religieuse juive ! Comment oser penser, comment oser dire que le péché est capable d'enrôler la Loi de Moïse, alors que Dieu a donné cette Loi précisément pour faire connaître sa volonté et pour sortir Israël de son péché. Paul n'est-il pas en train de blasphémer contre la Loi, de blasphémer contre Dieu ? Sentant la méprise possible, l'Apôtre a soin de préciser que « la Loi est sainte » (Rm 7,12) et que « la Loi est spirituelle » (Rm 7,14). Le problème ne vient pas de la Loi, le problème vient de l'homme qui reçoit la Loi. Mais enfin, même en tenant compte de cette précaution, Paul nous pose des questions formidables. Au moins deux.

Première question. Si le Juif est pécheur au point de pouvoir idolâtrer la Loi, est-ce que les chrétiens sont préservés de ce péril ou bien sont-ils eux aussi susceptibles d'idolâtrer le Christ ?

Deuxième question. Dieu a donné une Loi sainte, c'est entendu. Mais le fait que cette Loi soit inadaptée à l'homme n'est-il pas quand même le signe d'une imperfection divine ?

Pourquoi Dieu ne donne-t-il pas à l'homme un moyen de Salut qui serait tellement bon que le péché n'aurait absolument aucune prise sur lui, qu'il serait absolument impossible de l'idolâtrer comme les israélites ont fini par idolâtrer Nehoushtan et la Loi ?

Ce ne sont pas de petites questions ! Je vais en parler très brièvement.

D'abord la première : est-ce que les chrétiens sont susceptibles d'idolâtrer le Christ ? Il me semble que oui. Et je crains que cela n'arrive beaucoup plus souvent qu'on ne le pense. Par le passé, il pouvait y avoir l'idolâtrie par réduction de l'Église à un moyen de promouvoir l'ordre politique ou l'ordre moral. Quand on pousse les choses à l'excès, on tombe sur la thèse de Maurras qui n'était pas chrétien mais admirait l'Église pour la fermeté de son organisation hiérarchique et son influence sur la société, dans la mesure où elle contribuait à assurer l'ordre public. On peut aussi surévaluer l'esthétique du Christianisme, notamment dans la liturgie, et perdre de vue le contenu spirituel que donne la liturgie. C'est une autre forme d'idolâtrie de l'Institution, plus esthétique que politique. Il m'est arrivé de rencontrer des personnes de la galaxie traditionaliste qui se rapprochaient de cette tendance. Idolâtrie de l'Institution ou, si l'on veut, idolâtrie du corps.

Beaucoup plus répandue aujourd'hui est l'idolâtrie de l'âme, c'est-à-dire du Message du Christ. Elle consiste à s'emparer de l'Évangile non pour y entendre humblement la Parole de Dieu mais pour défendre une idéologie personnelle. Or cette manière de choisir la phrase qui vous plaît plutôt que de tout lire pour tout entendre pervertit le Don de Dieu et fait déjà entrer dans l'idolâtrie. Ce n'est plus moi qui sert le Christ – ou qui essaie de le servir – mais je tente de mettre le Christ à mon service. J'ai observé maintes fois la chose lors de l'année de la miséricorde où tout le monde citait des phrases de Jésus, complètement hors contexte, pour en tirer d'un air bien fier les conclusions les plus absurdes. C'est le danger de la théologie-slogan, très présente aujourd'hui à cause des canons rhétoriques fixés par Internet et Twitter. Cette théologie-slogan est une idolâtrie du Christ. Elle correspond à une perte du sens de la foi, ce qui est quand même assez grave.

J'ai donné deux exemples d'idolâtrie mais il me semble qu'il n'y en a guère d'autre car l'humanité du Christ est bien composée d'un corps et d'une âme. Idolâtrer le Christ signifie garder l'un de ces deux éléments et oublier le second... séparer le corps et l'âme du Christ, c'est-à-dire le mettre à mort.

La deuxième question est plus déroutante encore que la première. Pourquoi Dieu nous donne-t-il des moyens de Salut ambivalents ? Pourquoi le serpent d'airain, la Loi de Moïse, et même le Christ, peuvent se retourner contre nous ou en tout cas devenir une occasion de chute, une occasion de péché ?

On peut d'abord remarquer que le Salut, par définition, s'adresse à notre liberté, parce que c'est notre liberté qui a besoin d'être guérie et sauvée. Donc Dieu ne nous impose jamais d'être sauvé malgré nous, mais quand il nous offre un moyen de Salut, il nous laisse libre de le refuser. Or refuser un don de Dieu, cela ne peut être neutre spirituellement. Si Dieu me donne son Fils, et si je refuse de l'accueillir, mon état spirituel n'est pas le même qu'avant. L'option n'est pas entre le Bien et le Neutre, mais entre le Bien et le Mal, ou si vous préférez entre le Christ et l'Antichrist. Donc apporter le Salut aux hommes s'accompagne toujours d'un risque, qui est de faire grandir le péché dans le cœur de celui qui refuse le Salut.

Cette explication est juste mais, il me semble, insuffisante. Car au début Nehoushtan a sauvé des israélites, et c'est seulement plus tard qu'il est devenu l'objet d'un culte idolâtrique. De même la Loi a d'abord occasionné un grand progrès spirituel en Israël, et c'est seulement après plusieurs siècles qu'une majorité de Juifs ont préféré la Loi au Christ. Donc tout ne dépend pas de l'option initiale de l'homme qui, en refusant un moyen de Salut donné par Dieu, augmente son péché. Il y a quelque chose d'ambivalent dans la déploiement même de la grâce, dans le déploiement temporel du Salut, qui peut conduire de l'adoration de Dieu à l'idolâtrie. Et c'est cela le plus troublant car on pourrait avoir l'impression que Dieu joue à un jeu un peu pervers.

Pour éclairer un peu ce point, il faut prendre la mesure que le Salut n'est pas donné à un homme bon, juste et saint, mais à un pécheur. C'est bien ce sur quoi insiste saint Paul dans l'épître aux Romains. Or pour nous atteindre réellement, le Salut ne peut pas être étranger à tous les plans et sous tous ses aspects au péché. Quand vous voulez relier deux réalités – ici Dieu et le pécheur – il faut bien que vous puissiez avoir un contact avec chacune des deux. C'est toute la question de la médiation. Le Salut étant une médiation entre Dieu et le pécheur, il ne peut pas être totalement étranger au péché car alors il n'aurait aucun moyen de s'accrocher au pécheur pour le sortir de son péché.

Cette considération a l'air assez formelle et abstraite mais dans la vie concrète on voit très bien ce que cela veut dire. Je puis mener une vie très pure moralement, et c'est très bien pour moi, mais d'une manière telle que ma justice morale, au lieu d'être contagieuse, sera repoussante. Il est difficile de mettre des mots là-dessus. On pourrait dire que quelqu'un de très pur moralement peut être en même temps très hautain, et du coup décourager, ou même donner l'impression aux pauvres pécheurs qu'une haute moralité est synonyme d'antipathie.

D'un autre côté, il est clair qu'être soi-même un grand pécheur fait qu'on est bien reçu par les pécheurs, mais pour leur apporter un surcroît de mal et non pas le Salut. Donc se permettre des écarts moraux dans le but de se rapprocher des pécheurs n'est pas du tout une solution.

Comment une médiation salutaire entre Dieu et les pécheurs est-elle possible, alors ? Je n'ai pas vraiment de réponse au plan des idées, mais je sais que le Christ est exactement la réponse de Dieu à cette question. Et plus je lis les Évangiles, plus je suis sensible à ces deux aspects du Christ : d'une part une incroyable perfection morale et spirituelle, d'autre part une incroyable familiarité avec les pécheurs, les prostituées, les publicains. Dieu peut dire du Christ : « il est le mien ! ». Et les pécheurs peuvent aussi dire du Christ : « il est des nôtres ! ». Oui, le Christ est des nôtres, nous qui sommes pécheurs. Dans le Christ, il y a donc un point de contact entre Dieu et le péché. Saint Paul a des formules très fortes pour dire cela : « quand Dieu a envoyé son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché pour vaincre le péché, il a fait ce que la loi de Moïse ne pouvait pas faire à cause de la faiblesse humaine : il a condamné le péché dans l'homme charnel. » (Rm 8,3) Le Christ est « en similitude d'une chair de péché », *ἐν ὁμοιώματι σαρκὸς ἁμαρτίας*. Et de manière plus lapidaire encore : « Celui qui n'avait pas connu le péché, [Dieu] l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu. » (2 Co 5,21) Dieu « a fait péché » son Fils, *ἁμαρτίαν ἐποίησεν*.

Ces formules pauliniennes ne doivent pas être mal comprises, au point d'affirmer avec Luther et Calvin que le Christ est devenu un pécheur. Non, cela serait tout-à-fait contraire à l'enseignement du Nouveau Testament et de plus incompatible avec notre foi en la divinité du Christ. Ce qui est extraordinaire, c'est justement que le Christ est du côté des pécheurs tout en étant absolument indemne, sous tous les rapports possibles et imaginables, de la moindre complicité avec le mal et le péché. Ne tombons pas dans les exagérations protestantes, mais gardons-nous aussi d'atténuer ce que dit saint Paul. Oui, le Christ a été fait péché pour nous ! Qu'est-ce à dire ?

Sans nul doute, les affirmations de saint Paul reviennent à dire que le Christ aime les pécheurs avec son tout son cœur humain et toute sa volonté divine, tout en haïssant le péché en nous. Cela est vrai. Mais cela ne fait que reporter le problème car comment est-il possible d'aimer vraiment un pécheur tout en haïssant son péché ? Quand moi-même j'essaie de faire cela (en commençant par l'amour que je dois avoir pour moi), j'ai beaucoup de difficulté. Nos actes, qu'ils soient bons ou mauvais, ne se laissent pas aisément séparer de notre personne ! C'est même l'essence et la dignité de la personne humaine libre qu'elle se constitue elle-même par ses actes. Donc est-il possible de dire en vérité à quelqu'un : « j'aime ta personne mais pas tes actes » ? Oui, c'est possible puisque le Christ le fait et qu'il donne aux saints de le faire. Mais c'est loin d'être facile. Il y a un véritable mystère divin là-dedans, que nous ne devrions pas trop vite estimer réglé. Il est difficile d'aimer un pécheur ! C'est pourtant ce que Jésus demande à tous ses disciples et plus encore à ses prêtres. Et parce que c'est difficile, il est normal que cela nous fasse souffrir. Un prêtre qui dirait entre la poire et le fromage, avec un sourire de bon vivant : « j'aime les pécheurs », serait probablement un prêtre impie. Aimer un pécheur (à commencer par soi-même !) veut dire souffrir jusque dans sa chair du péché, de son péché et du péché de l'autre. Voilà ce que Jésus demande à ses disciples et plus encore sans doute à ses prêtres : souffrir du péché des autres ! Une présentation de la miséricorde divine qui n'irait pas jusque là serait une imposture ou une erreur tragique.

Ce que j'ai dit de la proximité du Christ avec le péché était déjà vrai de la Loi de Moïse, mais bien sûr à un niveau inférieur et même qualitativement différent. En Romains 7, le petit passage que je vous ai lu tout à l'heure, saint Paul dit que la Loi est tellement proche du péché qu'elle lui a donné vie. Et pourtant la Loi est sainte ! C'est bien la même logique : par la sainteté, la Loi est du côté de Dieu, par la multiplication du péché, la Loi est du côté des pécheurs. Mais ici éclate la différence entre la Loi et le Christ : le Christ n'a pas multiplié le péché en moi, il l'a au contraire vaincu ! Pourquoi cette différence essentielle ? Parce qu'une Loi est incapable d'aimer, tandis que le Christ a aimé les pécheurs jusqu'à mourir pour eux. Précisément à cause de cela, il peut aussi être d'une exigence inouïe avec les pécheurs, comme on le voit dans le Sermon sur la Montagne qui radicalise la Loi.

Vous disant tout cela, je ne suis pas encore complètement satisfait. Sans doute que la proximité du Christ avec le péché est un mystère d'amour tellement immense qu'on ne saurait en faire le tour en quelques phrases. Mais je n'irai pas plus loin pour le moment. Peut-être d'ailleurs que, sur cette question, on reçoit davantage de lumière d'œuvres poétiques ou narratives que de théories conceptuelles. Je pense en particulier au chef d'œuvre de Graham Greene, « La puissance et la gloire », ainsi qu'au film de Martin Scorsese, « Silence », tiré d'un roman de Shusaku Endo. Ils font très bien sentir comment la frontière entre le péché et la grâce est parfois insaisissable, ou plutôt comment le péché et la grâce peuvent se renverser l'une dans l'autre, exactement comme le serpent d'airain de Moïse. Cela, parce que l'amour

du Christ pour les pécheurs implique une proximité telle du Christ avec le péché que les extrêmes peuvent s'échanger : le plus grand saint devenir le plus grand pécheur et le plus grand pécheur devenir le plus grand saint.

Revenons à l'évangile de saint Jean.

Jésus commence par un parallèle entre le serpent d'airain et le Fils de l'Homme. Ce dernier titre, nous le savons, est tiré du livre de Daniel (Dn 7,13-14). Il désigne une figure assez mystérieuse qui viendra d'après de Dieu pour opérer le jugement à la fin des temps, dans un contexte de persécution d'Israël et des justes. Il semble donc que le Fils de l'Homme descende du Ciel en ayant reçu de Dieu l'autorité de gouverner les nations de la terre. Or ici Jésus parle d'un mouvement contraire, d'une élévation. Voilà qui devait paraître très surprenant à Nicodème. D'ailleurs, en Jean 12, Jésus se heurte à l'incompréhension des Juifs précisément sur ce point.

Jn 12,34 : « Comment peux-tu dire : "Il faut que le Fils de l'homme soit élevé" ? Qui est donc ce Fils de l'homme ? »

Et la réponse à cette question a été donnée juste avant par saint Jean qui nous explique que cette élévation désigne en fait la mort de Jésus, élevé sur la Croix. Jésus vient de dire : « quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12,32), et saint Jean commente : « Il signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir. » (Jn 12,33)

Nous comprenons mieux maintenant le sens de la comparaison utilisée par Jésus. Je donne juste deux points pour conclure.

1/ La mort de Jésus est un acte de Salut, tout comme la fabrication et l'élévation du serpent d'airain par Moïse. Comme en Nb 21, ce Salut est signifié par le registre de la vie. « Tous ceux qui auront été mordus, qu'ils le regardent, alors ils vivront ! » (Nb 21,9), disait Dieu à Moïse. « Dieu a donné son Fils pour que quiconque croît en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jn 3,16), dit Jésus. Il y a la vie de part et d'autre, mais celle dont parle Jésus est qualifiée par l'adjectif « éternelle ». Notons aussi que la vie a un rapport évident avec la naissance et donc Jésus prolonge l'enseignement donné à Nicodème sur « la nouvelle naissance » ou « la naissance dans haut ». Ce que Nicodème ne comprenait pas est maintenant éclairé : la naissance terrestre donne une vie temporelle, limitée par essence. Tandis que Jésus donne une vie éternelle qui correspond à une naissance au Ciel.

2/ Sur la Croix, le troublant retournement du péché en grâce et de la grâce en péché est porté à son paroxysme. Saint Jean le fait discrètement comprendre par le recours au passif qui rompt grammaticalement le parallélisme entre l'élévation du Serpent et celle de Jésus : « tout comme Moïse a élevé le serpent » (voie active), « il faut que le Fils de l'Homme soit élevé » (voie passive). Mais qui a élevé le Fils de l'Homme sur la Croix ? À un premier niveau on peut et on doit dire les hommes pécheurs : les soldats romains qui ont exécuté la sentence de mort et plus véritablement Pilate et les chefs religieux Juifs qui ont livré et condamné Jésus. Donc l'élévation de Jésus sur la Croix est le fait du péché. Mais la présence du « il faut » (en grec δεῖ) oriente aussi du côté de Dieu car cette tournure, dans le Nouveau Testament, signifie souvent l'accomplissement de la volonté Divine. D'ailleurs le v. 16 le dit explicitement : c'est Dieu qui a « donné son Fils ».

Selon l'agent que l'on regarde, l'homme pécheur ou Dieu sauveur, on peut porter un double regard sur la Croix. C'est à la fois le plus grand péché de l'humanité et même la synthèse et le résumé de tout péché : pécher c'est toujours plus ou moins secrètement, plus ou moins consciemment, vouloir crucifier le Fils de Dieu. Et la Croix est aussi le plus grand bien que l'humanité a été capable de produire puisque le Christ, en son humanité, a voulu donner sa vie, il a voulu correspondre jusqu'au bout avec la volonté du Père. Sur la Croix, l'humanité apparaît à la fois sous son pire jour et sous son meilleur jour, pourrait-on dire. Là encore la parole poétique est la plus puissante pour dire ce genre de choses. Je vous pense par exemple au poème en vieil anglais *Le songe de la Croix*, sans doute contemporain de *Beowulf*, donc datant du VIII^e ou du IX^e siècle. Dans *Le songe de la Croix*, le narrateur décrit un arbre magnifique, qui lui apparaît sous une forme glorieuse, en or avec des pierres précieuses. Puis la vision se transforme et le narrateur comprend que cet arbre cache une autre réalité, bien plus sombre, sans cesser pourtant d'être glorieuse.

18 *Nevertheless, I was able to perceive through that gold
the ancient hostility of wretches, so that it first began
20 to bleed on the right side. I was all drenched with sorrows.
I was frightened by the beautiful vision; I saw that urgent beacon
change its covering and colours: sometimes it was soaked with wetness,
stained with the coursing of blood; sometimes adorned with treasure.*

Cette concomitance des contraires amène une révélation, donnée par l'arbre qui se met à parler. Il s'agit de l'arbre dont la Croix de Jésus a été faite, qui raconte sa propre histoire, intimement liée à celle du Christ. Le récit de l'arbre est d'une très grande beauté littéraire et d'une grande profondeur spirituelle. L'arbre raconte tout le contraire de la gloire, l'ignominie de la Passion de Jésus. Ce sont bien ces extrêmes qui se rencontrent dans la Passion, dans la Croix, et qu'il est impossible de séparer : péché de l'homme, grâce de Dieu, misère de l'homme, grandeur du Christ. Écoutons encore quelques versets de ce poème, quand la Croix raconte qu'elle a été mise au tombeau en même temps que le Christ, puis redécouverte.

75 *Men buried us in a deep pit; nevertheless the Lord's thanes,
friends, discovered me there,
adorned me with gold and silver.
Now you might hear, my beloved hero,
that I have experienced the work of evil-doers,
80 grievous sorrows. Now the time has come
that I will be honoured far and wide
by men over the earth and all this glorious creation;
they will pray to this beacon. On me the Son of God
suffered for a while; because of that I am glorious now,
85 towering under the heavens, and I am able to heal
each one of those who is in awe of me.
Formerly I was made the hardest of punishments,
most hateful to the people, before I opened for them,
for the voice-bearers, the true way of life.*

« *Formerly I was made the hardest of punishments, most hateful to the people* », dit la Croix. Et c'est bien vrai : la crucifixion était le supplice le plus craint de l'Antiquité. Mais la révèle aussi que la haine que les gens portaient à la Croix s'est transformée car elle est devenue pour eux le véritable chemin du Salut, « *the true way of life* ».

Nous touchons là, encore une fois, quelque chose de très profond dans notre vie spirituelle et en même temps de très difficile à expliquer avec des mots. Peut-être d'ailleurs ne faut-il pas essayer de tout expliquer à ce sujet. Le renversement dont parle la Croix du Songe, c'est le renversement du péché en grâce. Comment le péché, mon péché, peut-il devenir une source de grâce en moi ? Comment puis-je dire cela sans pour autant justifier le péché, nier le péché comme péché ? Car c'est un fait, le péché s'oppose toujours à la volonté de Dieu. Péché, c'est ne pas faire ce que Dieu veut. Mais il faut aussi affirmer que la volonté de Dieu enveloppe tellement toute la Création qu'à un autre niveau le péché accomplit *aussi* la volonté de Dieu. Sinon une volonté créée, une volonté finie, pourrait tenir en échec la volonté divine, ce qui est évidemment absurde.

Comprendre les ressorts métaphysiques de ce paradoxe n'est pas le plus important. Ce qui compte c'est de saisir que mon péché n'est pas extérieur à ma sainteté. Ou plus exactement : le lieu de nos plus grands péchés est toujours le lieu de nos plus grandes grâces. Voilà très exactement ce qu'est la miséricorde divine qui coule de la Croix comme le sang et l'eau du cœur de Jésus. Par la miséricorde, mon péché fera partie de ma sainteté. Rien n'est perdu pour Dieu, pas même le péché. Vous vous souvenez que c'est comme cela que Paul Claudel commence *Le soulier de satin*, par une pseudo-citation de saint Augustin : *etiam peccata*, « même les péchés ». En réalité Augustin n'a jamais dit cela, mais il est vrai qu'au XII^e siècle on trouve cette glose augustinisante en complément d'un verset de l'Épître aux Romains : « Nous savons d'autre part que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, même les péchés (*etiam peccata*) » (Rm 8,28) Glose et pseudo-citation, c'est entendu, mais également très grande vérité spirituelle !

La parabole du fils prodigue, dans l'Évangile selon saint Luc, peut nous aider à pressentir un peu de quoi il retourne dans ce grand mystère. Certainement la volonté du père n'était pas que son fils cadet se perde dans une vie dissolue, une vie de jouissance superficielle qui rend profondément malheureux. Mais quand le fils retourne au père et que la miséricorde du père éclate à ses yeux, le fils prodigue peut se dire : « en partant je me suis opposé à mon père, mais en revenant j'ai fait sa volonté ». Or on ne peut pas revenir si on n'est pas parti, il est impossible de séparer les deux mouvements, tout comme il est impossible de séparer sur la Croix le péché et la grâce. Le retour du fils prodigue met en lumière la gloire du père d'une manière nouvelle, inouïe, ce qui n'aurait pas été possible si le fils était resté à la maison comme son aîné. Et, pour autant, ce retour ne justifie pas le départ ! La miséricorde intègre le péché dans la volonté de Dieu *a posteriori*. Mais elle ne justifie jamais le péché *a priori*. Si d'ailleurs elle le justifiait *a priori*, ce qu'il y a de grand dans la miséricorde disparaîtrait : le mal ne serait qu'un moyen comme un autre de réaliser le Bien. Et si Dieu voulait directement que nous péchions pour accomplir sa volonté, notre péché n'en serait plus un.

Disons une dernière fois les choses plus simplement. L'homme ne peut jamais faire le mal en vue du bien. Et Dieu peut toujours tirer du mal un bien plus grand que celui qui serait advenu si l'homme n'avait pas mal fait. Il faut absolument tenir ces deux vérités en même

temps. Mais bien sûr en disant les choses ainsi, comme des principes un peu abstraits, on perd tout ce qu'il y a de grand, de beau et aussi de dramatique dans la vie spirituelle.

P. Florent URFELS